

Rezensionen = Comptes rendus

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **23 (1929)**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REZENSIONEN. — COMPTES RENDUS.

Une grande figure historique ¹.

Œuvre de longue haleine et fruit de vingt années de labeur, — pendant lesquelles ont eu le temps de s'assoupir les passions bouillonnant autour de cette vie et de cette mémoire, — la biographie, en deux volumes, que vient de consacrer à ce grand disparu M. Pie Philipona, doyen des publicistes suisses, est bien près d'être un ouvrage définitif. Son auteur a vécu dans l'entourage et l'intimité de M. Schorderet, et, collaborateur dévoué et précieux du Fondateur de l'Œuvre de Saint-Paul, il a hérité de sa pensée et a vu de près les mobiles de son action.

Celle-ci fut intense et a débordé le cadre des limites de la petite patrie fribourgeoise, car la figure de l'apôtre que fut ce prêtre, serviteur passionné de l'Eglise et de son pays, était de celles aux larges envergures qui dépassent les horizons de leur naissance et le théâtre immédiat de leur activité, aussi M. Philipona a-t-il pu, avec raison, appeler sa biographie : *Un chapitre de l'Histoire religieuse et politique de la Suisse.*

C'est, en effet, à tous les événements et à tous les actes de la vie nationale, de 1868 à 1893, que le chanoine Schorderet fut mêlé, comme témoin autorisé ou comme acteur de premier plan ; mais c'est surtout sur la scène politico-religieuse de son canton que devait donner toute sa mesure ce grand et, parfois, génial remueur d'idées, cet homme d'action prodigieuse, toujours en mouvement et à qui le repos pesait comme une abdication ou une lâcheté. Orateur puissant, au verbe original, dont les envolées atteignaient parfois à des hauteurs superbes, polémiste redoutable qu'une plume jamais banale servait comme une épée et dont il savait à l'occasion, émousser le fil jusqu'à lui faire rendre des accents de tendresse d'une inexprimable douceur, il fut avant tout l'apôtre, à l'image de son gigantesque modèle, le Docteur des nations. De la parole paulinienne dont s'était nourrie sa vaste intelligence, il avait la flamme qui brûle et en même temps réchauffe.

Ah ! oui, pour ceux qui l'ont connu et ont eu la joie et la consolation de ses intimités, comme son biographe et comme l'auteur de ces lignes, le chanoine Schorderet fut vraiment un autre Paul, pour qui *vivre, c'était le Christ*, le Christ qu'il faut servir, faire connaître, faire aimer, faire régner, afin que *tout soit restauré en Lui*, en dépit de toutes les luttes qu'il faut soutenir pour ce programme social, malgré toutes les fatigues et toutes les angoisses par lesquelles il faudra passer, toutes les gouttes de fiel dont il faudra s'abreuver jusqu'à la nausée, tous les mécomptes, cruels parfois jusqu'aux tentations du découragement, malgré toutes les méconnaissances

¹ *Le Chanoine Schorderet (1840-1893)*, par Pie Philipona, Fribourg, Imprimerie de Saint-Paul.

et toutes les ingrattitudes, si lourdes, si déchirantes, qui seront votre récompense terrestre.

Le chanoine Schorderet ! j'ai été le témoin de ses larmes et j'ai entendu le cri lancinant de ses indignations, quand le calice de l'épreuve débordait, mais je l'ai vu aussi tomber à genoux, embrasser le crucifix et crier : *Tout pour toi, mon Dieu, même cela, tout, tout ! surtout cela !*

Le chanoine Schorderet a connu toutes les angoisses, celles des enfantements douloureux, celles des causes que le succès trahit, jusqu'à celles des reniements qui crucifient, mais il a été le bon semeur qui, malgré les vents et les tempêtes, jette, sans relâche, dans la glèbe ingrate, le grain fécondé de sueurs, dans l'espoir qu'au grand soleil de Dieu les semailles incertaines lèveront et couvriront quelque jour les guérets de la gloire de leurs épis d'or.

Mais, comme tant de laboureurs des champs de l'action, le chanoine Schorderet n'a pas vu se doré toutes les moissons dont sa main infatigable avait jeté les patientes semailles, et s'il a semé dans les pleurs, il ne lui fut pas donné de récolter toujours dans la joie.

Pendant, Dieu lui fit cette grâce et lui donna cette consolation de sentir solidement établies, ou riches d'espérances certaines, les fondations auxquelles il avait prodigué sa vie, comme aussi de voir les causes pour lesquelles il s'était dépensé sans mesure, sinon toutes triomphantes, du moins, s'imposant au respect de l'adversaire et de jour en jour plus voisines et assurées du succès.

Ce que fut la carrière de ce champion de batailles acharnées, souvent rendues plus ardues par la jalousie qui mine, par la diplomatie qui entrave, par la peur qui paralyse, et de quelles nobles, généreuses et saintes ambitions se gonflait ce cœur d'apôtre, à quel foyer de vie divine il allumait et entretenait sa flamme, en plein souffle d'orage, l'ouvrage de M. Philipona le dit avec une mâle fierté, avec un rare bonheur d'expression, avec une impartialité de jugement qui n'exclut pas la chaleur de l'ami et la secrète tendresse du compagnon d'armes.

Si, du point de vue technique et strictement historique, l'on peut regretter l'absence d'indication des sources et le défaut d'annexes où seraient reproduits les documents cités, il n'en reste pas moins que qui voudra étudier l'histoire politique et religieuse de la Suisse, et de Fribourg en particulier, au dernier demi-siècle, ne pourra pas ignorer l'ouvrage si important de M. Philipona, sans s'exposer à ne rien comprendre à un état de choses et d'esprit, à un régime, à des institutions en pleine vigueur, dont le chanoine Schorderet fut l'initiateur, le protagoniste, le créateur, ou le promoteur.

Rédacteur français des *Monat-Rosen*, l'organe de cette Société des Etudiants suisses qui avait toutes ses tendresses, pour l'indépendance et pour la pureté de principes de laquelle il rompit, victorieusement, tant de lances, et dont, à ses derniers jours, avec des pleurs dans les yeux, il embrassait encore le ruban symbolique, — aumônier de l'École normale de Hauterive et, plus tard, fondateur de la Société fribourgeoise d'éducation, — irréductible adversaire du libéralisme qu'à l'appel des Pontifes

infaillibles, il combatta jusqu'à sa dernière heure et, chez nous, poussera jusqu'en ses derniers retranchements, — créateur de cette Œuvre, digne du cœur d'un Paul, l'Apostolat par la Presse, à laquelle il donne ces organes de défense et de combat : la *Liberté*, l'*Ami du Peuple*, la *Revue de la Suisse catholique*, — collaborateur du *Bulletin pédagogique*, du *Bulletin de l'Association de Pie IX*, — champion infrangible des droits de l'Eglise et des catholiques opprimés, dans la lutte gigantesque du Kulturkampf, — chanoine actif de l'antique collégiale de Saint-Nicolas et, comme tel, pasteur aux inépuisables merveilles de charité et d'apostolat dans une paroisse urbaine deshéritée, qu'il sut vivifier et doter d'œuvres protectrices et d'associations vivantes, — promoteur des grands pèlerinages fribourgeois à Notre-Dame des Ermites, à la Grotte de Lourdes, à l'ermitage du Ranft, au sanctuaire du Sacré-Cœur de Paray-le-Monial, à la chapelle des Marches, — orateur puissant, original et vibrant des grandes journées du Pius-Verein et des imposantes assises populaires de Posieux, ce Grütli fribourgeois à l'ombre inspiratrice duquel s'étaient écoulées, dans le labeur manuel, dans l'étude, dans la prière, tant d'années de sa jeunesse, — cofondateur et animateur du Cercle catholique, ce N° 13 fatidique, centre de ralliement des forces conservatrices, poste d'écoute et de commandement, d'où sont parties tant d'initiatives de salut, où furent dressés, étudiés, discutés tant de plans d'offensives, illustrées par tant de victoires.

Que sais-je encore !

Tout cela, et par-dessus tout, dévoué jusqu'à l'anéantissement de sa volonté propre, fils passionné de l'Eglise et des successeurs de Pierre, qui l'encouragèrent et le bénirent tant de fois, collaborateur de l'homme d'Etat génial qu'il avait deviné, aidé à sortir de l'ombre et dont il avait pressenti les immenses services et la carrière aux fécondités merveilleuses : Python, Schorderet, deux noms que l'histoire ne séparera plus, qu'elle burinera sur l'airain de ses vengeresses tablettes, comme la reconnaissance les a à jamais gravés dans le cœur des patriotes fribourgeois et des catholiques suisses.

Tour à tour, soldat dans le rang et chef hardi, Schorderet fut de toutes ces batailles politiques, d'où sont sortis, avec son efflorescence d'institutions providentielles, ce régime conservateur-progressiste et le gouvernement éclairé qui l'incarne, sous les plis du drapeau national aimé jusqu'aux suprêmes sacrifices et de la bannière cantonale, emblème sans peur ni reproche du fédéralisme ancestral et sauveur.

Voilà Schorderet, à l'âme de feu, au cœur de lion, géant taillé dans une chair d'apôtre, accessible à tous les frémissements généreux, à toutes les émotions saintes, et vibrante jusqu'en ses fibres intimes pour ses deux seules amours : Dieu et la Patrie.

La biographie d'un tel homme, le récit de l'action publique d'un prêtre qui ne fut mêlé à tant d'événements d'importance capitale pour son pays et n'eut tant d'influence sur les hommes et les choses de sa patrie que précisément parce qu'il était *prêtre avant tout*, ce récit et cette biographie devaient nécessairement raviver bien des pages que certains croyaient à jamais effacées, faire surgir, dans l'ambiance de fièvre et d'agitation

qui les vit paraître sur la scène politique et religieuse, bien des ombres acquises à la paix de la tombe et à la sérénité de l'histoire. Était-il opportun de remuer ce passé et de faire revivre ces morts, dont les passions furent parfois si ardentes ? D'aucuns se le demanderont.

Mais à ceux qui seront tentés de trouver ce réveil prématuré, et imprudente l'interruption de la prescription de silence ou d'oubli que rompent ces *souvenirs* (par tant de côtés, évocateurs d'une époque, d'une politique, d'un état de choses et d'un courant d'idées qui demeurent), avec l'immense majorité de ses lecteurs, le biographe du chanoine Schorderet répond justement :

Nous ne nous méprenons pas sur la différence des temps, nous nous rendons bien compte que la situation actuelle en Suisse et à Fribourg, en particulier, ne ressemble plus à celle où les catholiques opprimés luttaient pour leur existence, pour le libre exercice de leur culte contre une agression qui, sous le nom fallacieux de lutte civilisatrice, tendait à faire table rase du catholicisme dans notre patrie... Mais la génération contemporaine de l'âge héroïque devient de plus en plus parsemée. Les vétérans se font rares et bientôt, dans nos campagnes, il ne se trouvera plus personne pour relier le passé au présent. Qui nous garantit pourtant que des jours sombres ne puissent revenir où le pays aura besoin de toutes les forces qu'il a puisées autrefois dans sa foi et dans la tradition ! Ce qui se passe aujourd'hui dans le monde nous montre que le bolchévisme, ce réservoir où viennent se concentrer toutes les erreurs et toutes les haines, livre un assaut suprême à l'Eglise catholique. Les complicités qui, en Amérique et en Europe, laissent perpétuer tant d'horreurs et tant de massacres, nous apprennent que les catholiques ne peuvent compter que sur eux-mêmes pour résister, avec la grâce de Dieu, à tant d'ennemis conjurés. Il suffit de lire certains journaux suisses pour remarquer la connivence d'esprit et de cœur de nos anciens Kulturkämpfer avec le brigandage mexicain. Nous n'avons rien à espérer de ces prétendus partis d'ordre qui nous appellent au secours lorsque le communisme menace leur caisse, mais qui sourient aux saturnales du bolchévisme lorsqu'elles sont dirigées contre les prêtres, les moines et les croyants. La génération actuelle a donc besoin de se souvenir, afin de ne pas s'endormir dans un repos trompeur. La paix, certes, nous la voulons, mais non point un sommeil léthargique qui empêche de voir l'approche du danger et les moyens de le conjurer. Ce chapitre de notre histoire religieuse et politique n'a d'autre but que de rappeler par quoi nous avons été sauvés, et c'est dans l'observation attentive des événements actuels qu'il trouve sa justification.

On ne saurait mieux dire, et le disant, M. Pie Philipona a fait œuvre virile et nécessaire et a rendu un immense service à notre cause et au pays.

Fribourg.

ALFRED COLLOMB.

L. Suter et G. Castella. Histoire de la Suisse. Prix : 10 fr. Benziger, Einsiedeln 1928.

Comme on l'a déjà dit à propos des éditions antérieures, comme l'avouent la plupart des professeurs qui l'emploient, cet ouvrage ne tient pas assez

compte des méthodes pédagogiques. Sans tomber dans une aride nomenclature ou un exposé séchement systématique, il serait possible, à mon avis, de résumer davantage certains événements ou d'y mettre pour l'intelligence des élèves un peu plus de clarté. Plusieurs maîtres de l'enseignement secondaire voudraient que l'édition française ne fût pas, pour la plupart des chapitres, une traduction de l'édition allemande ; ils préféreraient une refonte complète du livre.

A cette occasion, on pourrait mettre des sous-titres, qui permettraient de mieux grouper les faits ; et on pourrait recourir à une disposition typographique spéciale.

Par ailleurs, grâce à l'érudition de M. le Dr G. Castella, professeur à l'Université de Fribourg, la nouvelle édition offre des améliorations notables et elle est tout à fait au point. Plusieurs chapitres ont été entièrement remaniés. Le premier, qui concerne la préhistoire, contient de nombreux et nouveaux détails tirés des ouvrages de M. Vouga et de M. Viollier, des autorités en la matière. La féodalité fait l'objet d'un exposé très intéressant, presque trop scientifique pour des élèves de collège ; peut-être certains maîtres ne le comprendront-ils pas à fond. Par contre, M. Castella a fort bien brossé le tableau de la vie économique au XIX^{me} siècle. Ne pourrait-il pas plus tard décrire aussi l'économie rurale et urbaine du moyen âge, avec un peu plus de détails qu'au chapitre 28 ; ne pourrait-il pas exposer aussi le système économique des temps modernes ? Enfin, « La Suisse pendant la guerre mondiale », « La neutralité suisse et l'entrée dans la Société des Nations » sont des sujets fort intéressants et rappellent les heures parfois tragiques vécues par la plupart d'entre nous.

Dans le domaine de l'histoire ecclésiastique, l'impartialité des auteurs va si loin qu'elle évite les questions irritantes, quoiqu'elles soient parfois fort importantes. M. Castella connaît sans doute le livre fort documenté de M. le chanoine Peissard, « La découverte du tombeau de saint Maurice » qui, malgré quelques objections de M. Déonna, a tranché la question du martyr de saint Maurice ; néanmoins, il écrit : « On discute encore sur l'historicité du martyr de saint Maurice et de ses compagnons de la légion thébaine à Agaune. » Pourquoi le manuel n'expose-t-il pas les causes générales de la Réforme et surtout les théories de Luther, dont Zwingli, malgré quelques divergences doctrinales, n'a en somme que donné l'écho ?

Les conditions concernant la plupart des bailliages communs sont cette fois nettement exprimées lorsqu'il s'agit de la 1^{re} Paix nationale (1529), mais encore trop vaguement indiquées lorsqu'il s'agit de la II^{me} Paix nationale (1531).

L'introduction de la Réforme dans le pays de Neuchâtel, dans les vallées de Saint-Imier et de Moutier pourrait être exposée avec plus de détails, ce qui permettrait de montrer la violence de Farel et l'influence décisive exercée par Berne.

« Le maintien de la foi catholique à Fribourg et au Valais » (chap. 66) devrait logiquement être traité après « La Restauration catholique » (chap. 68), qui en donne en somme les causes fondamentales. Ç'a été une excellente idée de réunir en un seul chapitre les troubles des Grisons et

la Guerre de trente ans ; toutefois l'exposé suppose du lecteur une connaissance exacte de l'échiquier européen au milieu du XVII^{me} siècle.

A propos du mouvement libéral (chap. 94), les auteurs auraient pu, sans faire de la politique, expliquer plus à fond les principes des libéraux et des conservateurs, principes qui aident à mieux comprendre les événements fort troublés, qui vont des révolutions de 1830 au Kulturkampf ; de ce dernier épisode, l'édition française de 1928 a donné fort judicieusement une vue d'ensemble plus complète.

La nouvelle « Histoire suisse » de MM. Suter et Castella est encore plus richement illustrée que les précédentes et elle s'est augmentée de huit belles cartes en couleurs. Deux d'entre elles permettent de bien se rendre compte de la puissance territoriale des Zähringen et de celle des Habsbourg. La carte des évêchés et des religions en Suisse, au XVIII^{me} siècle, renferme trop d'éléments ; les limites du diocèse de Constance ne sont pas très nettes et celles du diocèse de Lausanne ne sont pas tout à fait exactes ; néanmoins cette carte rend de précieux services.

Malgré les quelques remarques que je me suis permis de faire dans l'intérêt des maîtres et des élèves, le nouvel ouvrage est de première valeur scientifique ; il fait honneur à ses auteurs, spécialement à M. le D^r Gaston Castella, que je félicite tout particulièrement.

J. JORDAN.

Die schweizerische Kapuzinerprovinz. *Ihr Werden und Wirken. Festschrift zur vierten Jahrhundertfeier*, herausgegeben von **P. Magnus Künzle**, Einsiedeln, Benziger 1928.

Eine Festschrift im Jubeljahr des Kapuzinerordens nach 400-jährigem segensreichem Bestande, gewiß viel berechtigter als die zahlreichen neueren Festschriften, wenn eine mehr oder weniger bekannte Persönlichkeit ihr 60. oder 70. Altersjahr zurücklegt. Die einzelnen Abschnitte des vorliegenden Werkes sind denn auch nicht *disjecta membra poëtae*, wie so manche der zweiten Art ; sie behandeln einheitlich Entstehung und Erscheinung, Leben und Wirken des Ordens. Und dieses ist so taten- und ruhmreich, daß man den Stoff nicht anderwärts zu suchen braucht. Die Darstellung wird von selbst eine glänzende Apologie des Ordens. Auch hier gilt das Wort : « Seine beste Rechtfertigung ist seine Geschichte. »

Mit Recht sieht der Kapuzinerorden den hl. Franziskus als seinen Stifter und Vater an — nicht wie der benediktinische Zweig der Zisterzienser, der dem hl. Benedikt, dessen Regel er doch befolgen soll, nur die zweite Rolle zuweist. Beim Kapitel « Der hl. Franziskus und sein Orden » möchten wir auf das gründliche Werklein « Die Franziskus-Orden in der Schweiz », von P. Anastasius Bürgler (Schwyz, Drittordenszentrale) hinweisen. — Es folgen dann eine Reihe trefflicher Einzeldarstellungen : Einführung und überraschend schnelle Verbreitung der Kapuziner in der Schweiz, deren Tätigkeit für die katholische Reform, in der Seelsorge, in der innern und äußern Mission, auf dem weiten Gebiete der Caritas, in Erziehung und Heranbildung der Jugend, in der Wissenschaft usw.

Herrliche Gestalten treten uns entgegen, wie der hl. Fidelis von Sigmaringen, der sel. Apollinar Morel; sodann gründliche Wissenschaftler aus älterer Zeit (z. B. der schlagfertige Apologet Rudolf Gasser), wie aus unsern Tagen; dann ferner eifrige Caritasapostel schon lange vor dem gefeierten P. Theodosius Florentini, der freilich über alle andern emporragt und wie kein zweiter Schule machte; apostolische Männer, wie die großen Missionäre Anastasius Hartmann, Kandidus Sierro, in Rußland, Türkei, Asien, Afrika und Amerika; durchgreifende Organisatoren, wie die eben genannten und vor allen der ausgezeichnete Ordensgeneral Bernhard Christen, die weit über ihr Vaterland und ihr Jahrhundert hinaus wirken. Wir begegnen Männern, die gewaltig in die Speichen ihrer Zeit eingriffen, wie P. Ludwig von Sachsen in Appenzell und Solothurn († 1608), P. Seraphim Engel († 1629) im Toggenburg und Fürstenland, die Kapuzinermissionäre, die in Gemeinschaft mit Jesuiten und eifrigen Luzernerpriestern das Walliser-volk dem katholischen Glauben erhielten oder zurückeroberten.

Wie es eine Festschrift mit sich bringt, haben wir es nicht mit einem eigentlich historischen Werk zu tun; es ist vielmehr ein Stück Rückschau der schweizerischen Franziskusfamilie, getragen vom edlen Bewußtsein, seine Pflicht getan zu haben, beseelt von einem zukunftsfrohen Optimismus, geeignet, die jüngeren Mitglieder zu begeistertem Schaffen nach dem Vorbild der Alten anzufeuern und dem Orden neue Jünger zu werben.

Die Einzelartikel fügen sich gut zusammen — keine Kleinarbeit für den Redaktor! — Daß Stil und Ausführung wechseln, ist durch die Individualität der 18 Verfasser der Artikel bedingt; völlige Ausgeglichenheit nach Form und Inhalt wird da unmöglich. Die 40 ganzseitigen Illustrationen mit über 100 Personen- und Ortsbildnissen beleuchten den Text (vergebens haben wir das Bild des verdienten P. Fridolin Bochsler gesucht). Zusammenfassend kann man sagen: « Die schweizerische Kapuzinerprovinz » ist ein gediegenes Volksbuch, das in jeder Rücksicht empfohlen werden darf. Der Preis des stattlichen Bandes mit guter Ausstattung und reichen Illustrationen (10 Fr.) ist sehr mäßig.

Wird an ein Volksbuch auch nicht der strenge Maßstab angelegt, wie an ein wissenschaftliches Werk im engern Sinn, so muß es sich doch, nachdem es durch den Druck juris publici geworden, gefallen lassen, daß sich die Kritik ausspricht.

Auffallend wird dem Leser die ziemlich ungleiche Behandlung der Stoffe, was Umfang und zum Teil die Gründlichkeit betrifft (vergleiche die Diaspora-seelsorge in der französischen Schweiz). Bei Anführung der Schriftsteller, Prediger usw., aus der neuesten Zeit, möchte vielleicht der Fernerstehende eine strengere Auswahl wünschen; aber einerseits ist zu bedenken, daß vorab die Ordensbrüder eine möglichst vollständige Aufstellung wünschen, andererseits wird eine allen gerecht werdende Auslese und ein ganz objektives Urteil immer schwer sein, wenn man nicht grundsätzlich von noch lebenden Persönlichkeiten und von noch nicht abgeschlossenen Ereignissen und Zuständen absieht. Ob wohl nicht der Verfasser des Artikels « Pflege des Schrifttums » allzusehr ins Einzelne eingeht und Werke von geringerer Bedeutung aufführt, die man ohne Schaden hätte übergehen können?

Beim Kapitel « Regularerziaren » dürfte wohl deren zweite Aufgabe (neben der Hauptbestimmung der Selbstheiligung), nämlich durch ihr Gebets- und Opferleben dem apostolischen Wirken des männlichen Zweiges als Hilfstruppe zu dienen, mehr hervorgehoben werden, wenn auch die ursprüngliche Opferidee hinter der neuzeitlichen Betätigung in Erziehung, Krankendienst, Missionen mancherorts stark zurücktritt. — Die Schöpfungen des P. Theodos sel. sind mehr seiner persönlichen Initiative entsprungen als Unternehmungen der ganzen Provinz. Bei Aufführung heiligmäßiger Persönlichkeiten möchte man den Protest bezüglich des Dekretes Urbans VIII. (S. 377 unten) an die Spitze des Artikels sehen; wäre der gestrenge Sekretär des Indexkongregation noch am Leben, so würde er diese Forderung unerbittlich stellen. Den « im Glanz der Vollendung » Strahlenden des XIX. Jahrhunderts dürfte jedenfalls auch der General P. Bernhard Christen beigesellt werden. Bei einigen Artikeln wünschte man wohl die allzu häufigen Epitheta « seraphisch », « franziskanisch » vermieden. Sind bei einem Werke dieser Art Wiederholungen auch nicht ganz zu vermeiden, so finden sich doch manche unnötige, so z. B. P. Lorenz von Schnifis (S. 225, 355, 407), das dritte Mal um 100 Jahre zu spät angesetzt. Bemerkenswert mag werden, daß nicht Paul II. an der Wiege des Kapuzinerordens stand. Die gewöhnlich unrichtigen Ausdrücke « bekannt » und « bekanntlich » überlassen wir lieber dem Zeitungsjargon. « Gespiesen » und « den Greisen » (st. den Greis) werden Norddeutsche als Schweizer Provinzialismen brandmarken.

Doch diese Aussetzungen sind ohne großen Belang; es sind nur Wünsche, die bei einer baldigen zweiten Auflage des wertvollen Werkes Berücksichtigung finden mögen.

P. Fridolin Segmüller.

Die Union mit den Ostkirchen. Bericht über die Wiener Unions-
tagung 1926, herausgegeben im Auftrage der österreichischen Leogesellschaft,
von **Dr. Hollsteiner**, Privatdozent der Kirchengeschichte an der Uni-
versität Wien. Graz und Leipzig 1928, Verlag von Ulrich Moser's Buch-
handlung (J. Meyerhoff).

Zu Pfingsten 1926 haben die deutsche Görres- und die österreichische Leogesellschaft in der für Behandlung der östlichen Kirchenfragen äußerst günstig gelegenen Stadt Wien eine Tagung veranstaltet, auf welcher in einer dem Geiste meines Freundes, des griechisch-unierten Metropoliten von Lemberg, Graf Andreas Szepticki, — wie Dr. Iwan Turyn mit Recht in seinem Referat hervorhebt —, sowie dem Geiste der Kongresse von Velehrad vollkommen entsprechenden Weise das Problem der Union Roms und der östlichen Kirchen besprochen wurde. Die verschiedenen bei dieser Gelegenheit gehaltenen Referate finden sich in der Schrift abgedruckt. Es sprachen: Universitätsprofessor Dr. Tomek, Wien (« Die katholische Kirche und die christlichen Gemeinschaften des Ostens »); Professor Dr. Konrad Lübeck, Fulda (« Das Problem der Union mit dem kirchlichen Osten »); Universitätsprofessor Dr. Anton Baumstark, Bonn

(« Trennendes und Einigendes zwischen der katholischen Kirche und den Ostkirchen »); Universitätsprofessor Dr. Felix Haase, Breslau (« Die russische Kirche und die Union »); Dr. Diodor Kolpinsky, Warschau (« Die psychologischen Schwierigkeiten der Union mit den Russen »); Dr. Iwan Turyn, Wien (« Zur gegenwärtigen Lage der Union mit den Ostkirchen »); Baron Konstantin Wrangel, Rom (orthodox) (« Die Unionsbestrebungen der Russen »); Universitätsprofessor Dr. Hans Eibel, Wien (« Zur Ideologie der Union »). Den Referaten geht ein Vorwort und eine Einleitung von Dr. Hollensteiner voraus; es beschließt sie ein Tagungsbericht von demselben Verfasser.

Überall zeigt sich in den Reden die gleiche versöhnliche Tendenz, das ernstliche Streben, die Wahrheit zu erkennen, den Problemen wirklich gerecht zu werden, und die kluge, geduldige Denkart, die nichts überstürzen will und sich vorläufig damit begnügt, daß man einander besser kennen lerne und sich näher trete. — Trotzdem würde ich vielfach wünschen, die betreffenden Herrn Redner wären den Dingen noch mehr auf den Grund gegangen und hätten sich teilweise eine richtigere Kenntnis und Anschauung von denselben verschafft. Selbst mit dem so fein durchdachten Referate eines — was das Liturgische und Historische betrifft — so ausgezeichneten Kenners des östlichen Wesens, wie Prof. Baumstark, bin ich im Grunde nicht einverstanden. Ist das denn wahr — ein Gedanke, den auch mehrere andere Redner sich angeeignet haben —, daß sich im Osten die Begriffe Kult und Dogma völlig decken? Selbstverständlich hängen diese beiden Dinge untrennbar zusammen, im Westen so gut wie im Osten. Aber auch die östliche Kirche glaubt an die Auferstehung der Toten und ein ewiges Leben (Dinge, mit denen man sich im Origenistenstreite viel abgegeben hat), Gegenstände, die kein Kultobjekt sind. In den christologischen Streitigkeiten haben ihre Vertreter oft genug betont, daß die Erlösung und Heiligung der Menschen — also nicht in erster Linie der Kult — davon abhinge, daß Christus all das besitze, was die rechte Lehre bei ihm voraussetze. Die letzte größere dogmatische Streitigkeit des Ostens, die barlaamitische, betraf in keiner Weise den Kult der Kirche, sondern die Mönchsfrömmigkeit, die Aszese. Den großen Kirchenvätern des Ostens wie denen des Westens — man studiere z. B. die Predigten des Chrysostomus — war die Religion keineswegs ausschließlich oder in erster Linie Kult, sondern ernstes sittliches Ringen, Betrachtung der Schrift, Ausführung des Evangeliums Christi. Auch heute wird, obwohl die äußere Form, wie es ja leider zu ergehen pflegt, wenn der Geist abnimmt, eine außerordentlich große Bedeutung gewonnen hat, kein Grieche oder Orientale den Satz zugeben, für ihn sei Kult und Religion eins und dasselbe. Es ist leicht, indem man einen Gedanken, der viel Wahres enthält, einseitig betont, geistreiche Theorien aufzustellen. Nur darf ihnen das sichere Fundament nicht fehlen. — Solche Behauptungen, wie die, als habe die griechische Kirche in alter Zeit eine Lehre von der unbefleckten Empfängnis Mariä, sogar ein Fest zu deren Ehre gehabt (Prof. Lübeck) — nur in Südrußland hat infolge der polnischen Herrschaft unter dem direkten Einfluß der Jesuitenschulen, an denen damals viele Orthodoxe

ihre Studien betreiben mußten, eine Zeitlang bei manchen der Glaube an diese Wahrheit geherrscht —, sollten doch endgültig verschwinden. Das griechische Fest « der Empfängnis der hl. Anna » am 9. Dezember war nur eine Kopie des bereits vorher bestehenden Festes der Empfängnis Johannes' des Täufers. Man erinnerte sich an dem Tage an das, was die apokryphen Evangelien vom Ursprunge Mariae erzählten. Hätte man etwas von dem Privilegium der unbefleckten Empfängnis gewußt, so hätte man es bei dem Feste erwähnen müssen, was jedoch nie geschah. Da sich die griechische Kirche überhaupt so gut wie nie mit der Erbsünde befaßte, so konnte sie auch nicht dazu kommen, die Frage zu stellen, ob Maria von ihr betroffen gewesen sei. — Herr Prof. Lübeck stellt es als unbezweifelt sicher hin, Cyrill Lukaris sei ein vollendeter Calvinist gewesen. Ist es ihm unbekannt, daß die Frage bis heute höchst umstritten ist und von der orthodoxen Welt einmütig verneint wird? Mit gutem Grund weist man darauf hin, daß dieser gelehrte Patriarch sich in seinen unzweifelhaft echten Schriften und Predigten stets genau auf den orthodoxen Standpunkt stellt, und daß er ein gewaltiger Eiferer für die Orthodoxie war. Es ist daher leicht möglich, daß das seinen Namen tragende kalvinische Glaubensbekenntnis aus bestimmtem Interesse in Gent veröffentlicht und in ebenso tendenziöser Absicht mit seinem Namen geschmückt wurde. Was überhaupt die Darstellung der Dogmenlehre der orthodoxen Kirche oder ihrer Theologen betrifft, so wäre es Herrn Prof. Lübeck zu raten, sich die Dinge weit genauer anzusehen und die Schriften alter Zeit eingehender zu betrachten. Dann würde er in manchen Fällen nicht so schnell dazu kommen, diese Anschauungen seltsam zu finden oder gar als Neuerungen anzusehen. Die « Eschatologie » der griechischen Kirche wird von ihm ein « buntes Durcheinander » genannt und nicht einmal richtig aufgefaßt. Einen « endgültig entscheidenden Richterspruch » nach dem Tode kennt sie nicht. Er erfolgt nach ihr bei der Ankunft des Herrn. Darum kann bis dahin das Schicksal einiger Seelen, die sich auf Erden einer solchen Begünstigung würdig machten, infolge des kirchlichen Gebetes eine Veränderung erfahren, sie können von der linken Seite auf die rechte übergehen. Einstweilen empfinden Gerechte wie Frevler einen Vorgesmack der sie erwartenden Vergeltung. Nur Unkenntnis des Altertums — man lese z. B. Kassians Kollationen darüber nach — kann darin etwas außerordentlich Befremdendes finden. Wo hat Prof. Lübeck die seltsame Entdeckung gemacht — mir ist trotz jahrelangen eingehenden Studiums des griechischen Gottesdienstes nichts davon bekannt —, daß man in der orthodoxen Kirche auch völlig Gesunde mit dem heiligen « Gebetsöl » salbt? Was die Epiklisislehre betrifft, so besteht da ganz gewiß kein « Bruch mit der Vergangenheit ». Die Lehrmeinung von der « Ikonomia » soll Lübeck zufolge eine « Erfindung » orthodoxer Theologen sein, während sie sich doch so klar, sowohl dem Worte als der Sache nach, bei Wasil dem Großen findet. Der Einfluß der protestantischen Theologie auf so manche orthodoxe Vertreter der heiligen Wissenschaft läßt sich gewiß nicht leugnen. Aber die Kirche als solche hat keine neuen Lehren angenommen. Ehe man einer so hoch konservativen Gemeinschaft

etwas Derartiges vorwirft, muß man es sich hundertmal überlegen und genau beweisen können. Es ließe sich da noch manches sagen. Gerade bei Darstellung des dogmatischen Standpunktes des anderen Teiles ist genaueste Sachkenntnis erforderlich. — Ebenso sollte endgültig mit der durch nichts begründeten, zwar gutgemeinten, aber völlig falschen Vorstellung aufgeräumt werden, als sei die russische Kirche alter Zeit nach der Kirchentrennung andere Wege als die griechische gegangen, und als hätte sie womöglich einen Zusammenhang mit Rom und dem Abendlande gehabt. Was man dafür anführt, beweist nicht das Mindeste. — Die Sympathie für die russischen « Altgläubigen » (Dr. Kolpinsky) hat gewiß ihre Berechtigung, und es soll gar nicht geleugnet werden, daß sich bei ihnen manchmal ernsteres Christentum findet als bei vielen Orthodoxen. Ist das ein gemeinsames Charakteristikum der Sekten, daß sich in ihnen oft mehr Begeisterung, aber auch mehr Schwärmerei, zeigt als im Schoße der großen Kirchengemeinschaften? Bei der Nikon'schen Reform handelte es sich nicht um « Gräzisierung » der russischen Kirche, die doch immer ein Teil der griechischen gewesen war, sondern um vernünftige Korrektur der Kirchenbücher auf Grund des Originals. Wer genau die sehr interessante Geschichte und Verzweigung der Altgläubigkeit studiert, erfährt aber auch, wieviel beklagenswerte, manchmal an Stumpfsinn grenzende Torheit und Beschränktheit eine Rolle in dieser Bewegung gespielt hat. Jedenfalls wird man die Welt der orthodoxen Kirche wenig anziehen, wenn man eine besondere Begeisterung für den russischen Raskol zur Schau trägt. Man soll dabei gewiß die guten Seiten dieser Leute gerne anerkennen, und ebenso die schaurige Behandlung, die sie ehemals von der russischen Staatskirche und dem Staate erfahren haben, brandmarken. Das ist eines der düstersten Kapitel in der Geschichte des Christentums.

Volle Erfassung und unbefangene Darstellung der Wahrheit wird am besten den erstrebten Zielen dienen.

Dr. Max, Herzog zu Sachsen,
Professor an der Universität Freiburg (Schweiz).

Gottlob Theodor, Der abendländische Chorepiskopat. (Kanonistische Studien und Texte, herausgegeben von A. M. Koeniger, Band 1.) Bonn, Kurt Schroeder, 1928. xvi und 149 Seiten.

Das Institut der Chorbischöfe (*χωρεπίσκοπος* = Bischof eines Landbezirkes) zum Unterschied von den Stadtbischöfen findet sich zuerst im Orient, wo bereits im Jahre 314 die Synode von Ancyra Bestimmungen über ihre Befugnisse aufstellt. Sie unterstanden den Stadtbischöfen. Aber da sie doch die Einheit der bischöflichen Diözese gefährdeten, wurden sie vom Ende des IV. Jahrhunderts an allmählich abgeschafft. In etwas späterer Zeit tauchen dann im Abendland Chorbischöfe auf, mit dem gleichen Namen *chorepiscopus* bezeichnet und auch größtenteils mit ähnlichen Befugnissen ausgestattet, ohne daß jedoch ein direkter Zusammenhang

zwischen ihnen und den orientalischen Chorbischöfen bestünde. Über den Ursprung, den Charakter und die Stellung dieser Mitglieder der kirchlichen Hierarchie im Abendlande waren die Ansichten unter den Rechtshistorikern geteilt; manche behaupteten, sie hätten überhaupt keine bischöfliche Weihe erhalten, sondern seien bloß Priester mit höheren Befugnissen für die Verwaltung der Diözese gewesen. Dies bedingt natürlich eine verschiedene Auffassung des Ursprunges und der ganzen amtlichen Stellung der Chorbischöfe. Um diese Fragen zu klären, hat der Verf. der vorliegenden Studie alle Quellenzeugnisse über dieses Institut der abendländischen Kirche gesammelt und systematisch verarbeitet, so daß er eine abgeschlossene, vollständige Darstellung des abendländischen Chorepiskopates: seines Aufkommens, seiner Befugnisse, seines Verhältnisses zu den Diözesanbischöfen, seines Wirkens in der Zeit seiner Blüte (VIII. und IX. Jahrh.) und seines allmählichen Verschwindens vom X. Jahrhundert ab, infolge des gegen das Institut geführten Kampfes, bieten kann. Die Ergebnisse der vollständig auf der Bearbeitung der zeitgenössischen Quellen beruhenden Untersuchung sind in allen wesentlichen Teilen gesichert, und es ist dem Verf. gelungen, in die Auffassung der Entwicklung und der kirchlichen Amtsstellung der Chorbischöfe des Abendlandes Klarheit zu bringen. Die von ihm benutzten Quellen und Darstellungen sind vor der Einleitung vollständig angegeben. Für die Schweiz kommt vor allem die Diözese *Konstanz* in Betracht. Auch für diese ist für das IX. Jahrhundert das Bestehen von Chorbischöfen geschichtlich gesichert. In Verbrüderungsbüchern wird unter dem Konstanzer Bischof Salomo (839–871) ein « *Thioto chorepiscopus* » ausdrücklich erwähnt (S. 53), und die ganze Entwicklung des Chorepiskopates, besonders in ausgedehnten Diözesen, läßt darauf schließen, daß er wohl Vorgänger und Nachfolger gehabt hat. Das wäre eine Stütze für die Hypothese Eglis, daß der Bischof Ursinus, der als Stifter einer Martinskirche auf der Inschrift in Windisch erwähnt ist (Kraus, *Christliche Inschriften der Rheinlande*, Nr. 10), Weihbischof des Konstanzer Bischofs gewesen sein kann.

J. P. Kirsch.

Zu kaufen gesucht :

Heft 1. Jahrgang XII (1918) der Zeitschrift für Schweiz. Kirchengeschichte.
Angebote mit Preisangabe wolle man richten an die Redaktion.